

Le docteur Casgrain, premier automobiliste québécois

Jean-Marie Lebel

Numéro 45, printemps 1996

Feu vert! : cent ans d'automobile au Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8480ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lebel, J.-M. (1996). Le docteur Casgrain, premier automobiliste québécois. *Cap-aux-Diamants*, (45), 14–14.



LE DOCTEUR CASGRAIN, PREMIER AUTOMOBILISTE QUÉBÉCOIS

par Jean-Marie Lebel

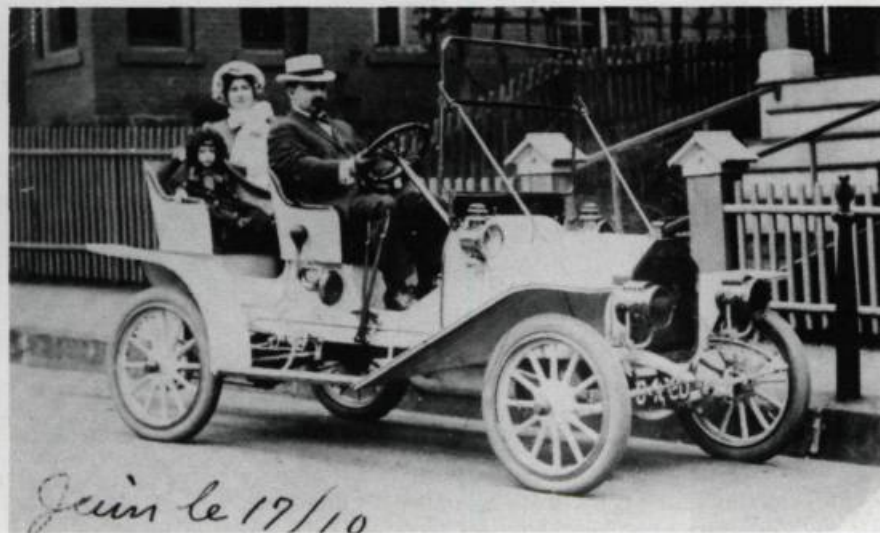
En 1897, l'année même où l'Américain Ransom Olds lance sa première Oldsmobile, il n'y a qu'un sujet de conversation à Québec dans les premiers jours du mois de juin : la voiture «qui marche toute seule» du docteur Henri-Edmond Casgrain. À la moindre sortie de l'automobile que le réputé dentiste

American Scientific a souligné son importante contribution à l'évolution de la fabrication des dentiers et des instruments à l'usage des dentistes.

Né le 5 août 1846, Henri-Edmond Casgrain est l'un des 13 enfants du dernier seigneur de l'Islet, le notaire Eugène Casgrain, et il est le cousin d'un homme de lettres vénéré, l'abbé Henri-Raymond

que l'effet est vertigineux. Les rares marchands de gazoline à l'époque sont les vendeurs d'huile à lampe.

Les Bollée, du Mans en France, à l'origine des fondeurs de cloches, fabriquent des automobiles depuis 1873. La Léon-Bollée exige des soins incessants et le dentiste Casgrain se transforme fréquemment en mécanicien. Il apporte un nombre si considérable de modifications au véhicule que même son fabricant aurait eu peine à le reconnaître. Posséder une automobile en ces temps pionniers n'est donc pas de tout repos. Un jour de juin 1900, le couple Casgrain revient d'une promenade à Charlesbourg lorsque leur automobile est soudainement renversée par un tramway au coin des rues Saint-Joseph et du Pont. Les deux occupants sont projetés sur la chaussée et grièvement blessés. Cet accident n'intimide point le docteur Casgrain qui demeure un fervent promoteur de l'automobile jusqu'à la fin de sa vie. Il décède le 30 octobre 1914 et sa jeune veuve lui fait ériger un des plus imposants mausolées du cimetière Belmont.



Le dentiste Henri-Edmond Casgrain au volant d'une voiture en 1910.
(Archives du Séminaire de Québec)

de la rue Saint-Jean vient de recevoir de Paris, les piétons figent, les chevaux se cabrent. «Cette petite merveille de la mécanique moderne excite à un haut degré la curiosité publique», souligne *Le Soleil*. Mais certains concitoyens ne peuvent s'empêcher d'esquisser un sourire quand l'automobile du bon docteur tente en vain de monter la rue d'Auteuil. «Il y a trop de côtes à Québec», clament de nombreux incrédules, bien convaincus que les chevaux demeureront toujours les maîtres des rues de la vieille capitale.

Que le docteur Casgrain soit le premier propriétaire d'une automobile dans la province de Québec n'étonne guère ses concitoyens. Il est déjà reconnu pour son originalité, son avant-gardisme et sa passion pour les innovations technologiques et les découvertes scientifiques. À l'instar de son voisin, l'ingénieur bijoutier et horloger Cyrille Duquet, Casgrain s'est distingué par plusieurs inventions. En 1895, le prestigieux périodique

Casgrain. Le jeune Henri-Edmond avait fait son cours classique à Sainte-Anne-de-la-Pocatière, ses études de médecine à l'Université Laval, et s'était rendu par la suite à Philadelphie pour acquérir les rudiments de sa profession de dentiste. Depuis 1867, il exerce cet art à Québec et à compter de 1898, conjointement avec son épouse Emma Gaudreau, la première femme dentiste dans la vieille capitale.

Doté, selon un journaliste, «d'une force herculéenne», Casgrain pratique plusieurs sports. D'abord un adepte du cyclisme, il succombe à l'attrait de l'automobilisme lors d'un voyage aux États-Unis. En 1897, il prend donc possession de sa première automobile, une Léon-Bollée, pesant environ 330 livres, montée sur trois roues (deux roues directrices à l'avant et une motrice à l'arrière), et pourvue d'un moteur à gazoline, à trois vitesses : 5 (le trot d'un cheval), 9 et 18 milles à l'heure. Lorsque le dentiste atteint cette folle vitesse sur le chemin Sainte-Foy, son passager, le journaliste Ulric Barthe, déclare

À cette époque, plusieurs citoyens de Québec avaient imité le dentiste Casgrain et possédaient une automobile. Un geste qui requerrait à la fois argent et témérité. La plupart étaient des hommes d'affaires dynamiques, tels le marchand de fourrures Jean-Baptiste Laliberté et le fabricant de corsets Georges-Élie Amyot. Quelques-uns acquerraient leur automobile chez Joseph de Varennes de la rue Dorchester, dont la publicité annonçait sans sourciller : «marchand de bicycles, montres et bijouteries, et automobiles».

En ce début de siècle, l'automobile soulevait étonnement et espoir, mais aussi scepticisme et dérision. Un loustic québécois suggérait un jour que l'on ajoute un cheval en bois ou en caoutchouc devant l'automobile afin qu'elle n'ait point l'air de «marcher en aveugle». Le docteur Casgrain, devant une telle boutade, n'aurait fait que hausser les épaules en regardant au loin. ♦

Jean-Marie Lebel est historien et membre du Comité de rédaction.